

..... N° 18 | MARS 2016

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



PRÉSIDENTE

ANNE-MICHELE HAMESSE

PRÉSIDENTE D'HONNEUR

FRANCE BASTIA

ADMINISTRATEURS DE L'AEB

RENAUD DENUIT,

vice-président

JEAN LACROIX,

vice-président

JEAN C. BAUDET

JACQUES DE DECKER

PASCAL HOYOIS

MICHEL JOIRET

PHILIPPE LEUCKX

CHRISTIAN LIBENS

CLAIRE ANNE MAGNÈS

JEAN-LOUP SEBAN,

trésorier

COMITÉ DE RÉDACTION

DOMINIQUE AGUESSY

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

MICHEL JOIRET

JEAN LACROIX

MUSÉE LEMONNIER

JEAN-BAPTISTE BARONIAN,

Conservateur

Sommaire

Éditorial	3
Printemps!	5
Adrien Jans, un homme de bonne foi	27
Soirées des Lettres	30
Littérature et journalisme	38
Lectures	42
Hommage à Liliane Wouters	54
Les Prix de l'AEB 2016	55

Mise en page: Frédéric Vinclair.

Les figures et les vignettes proviennent d'ouvrages de la bibliothèque précieuse de Jean-Loup Seban.

Anne-Michele Hamesse

Éditorial

Me voici donc devenue, élue par la grâce de mes pairs, présidente de l'Association des Ecrivains Belges.

Une prestigieuse lignée, débutée en 1904, me précède, elle compte dix présidents, dont une femme, France Bastia notre présidente d'honneur.

Je mesure quant à moi l'honneur qui m'est fait, la responsabilité de ce mandat, et l'émotion m'envahit quand je songe à mon entrée à la Maison des Ecrivains il y a plus de vingt ans, jeune auteur accueilli avec chaleur par le très regretté Emile Kesteman, débarquant ici dans cette belle demeure hantée par les fantômes inspirants des grands écrivains belges du passé.

Cette Maison Camille Lemonnier, je ne devais alors plus guère la quitter.

J'y ai rempli tous les rôles, écrivain moi-même, animatrice de soirées des lettres, secrétaire pendant le mandat de France Bastia avec laquelle j'ai partagé complicité, fous rires et travail efficace.

Puis maintenant, formant avec tous mes amis administrateurs une équipe solide et enthousiaste.

Mettre en lumière chaque écrivain, leur donner la parole, réunir ici tous les arts de l'écriture, roman, théâtre, poésie, et même la BD, faire de ce lieu le coeur de la littérature belge de langue française tel est mon projet (et il me plairait d'ailleurs de faire voisiner le Musée Camille Lemonnier, témoin de la splendeur du Passé avec les trouvailles de la BD belge symbole du futur).

Me sachant présidente, certaines consoeurs me disent: enfin une femme qui va porter haut et fort les voix des femmes...

Je leur réponds en général que les écrivains, tels les anges qu'ils sont, comme d'ailleurs tous les artistes, n'ont pas de sexe.

Ou plutôt ils en ont plusieurs.

Leurs écritures sont à la fois masculines et féminines, tout comme les oeuvres des peintres, à la fois Yin et Yang, c'est ce qui fait leur force et parfois leur universalité.

Alors qui faire chanter haut et fort ?

Mais tous les écrivains, de langue française, femmes et hommes, et en espérant les voir traduits

ÉDITORIAL

en de nombreuses langues.

Chantez tous !

Que tous les écrivains de cette Maison chantent !

Que leurs voix se portent au plus haut, résonnent et clament partout leurs multiples talents.

Que nos voix à tous résistent, en ce monde féroce, que nos accents d'artistes, nos âmes de poètes se fassent les chantres les plus vigoureux de notre humanité, que nos mots témoignent, de plus en plus libérés, et s'élèvent contre la barbarie revenue salir notre siècle, que nos œuvres sensibles lui fasse barrage.

Et d'ailleurs nous ne sommes pas seulement des écrivains belges de langue française, ceux de chez nous, pas seulement, nous sommes fiers d'appartenir aussi à cette humanité du 21^e siècle et prêts à affronter les défis qu'il nous tend, à témoigner avec la force de nos mots, notre liberté d'expression ne connaîtra jamais aucune limite, aucune frontière.

Je souhaite que notre littérature belge de langue française porte sa voix sonore et belle, au plus haut qu'elle n'a jamais été, qu'elle soit la voix même de la liberté, pour s'épanouir à travers toutes les langues du monde.

C'est mon vœu.

Sachant que nous ne vivrons jamais que semblables à ces petites mouches d'orage qui virevoltent avant de disparaître, mais dont les mots survivent et justifient alors la brève existence des petites mouches éphémères que nous sommes tous.

Anne-Michèle Hamesse





Le Printemps...

Isabelle Bielecki

J'attends

J'attends

Les nuages bleus
Ceux qui glissent l'été
Entre deux orages
Ils voyagent par bancs
Comme les poissons ailés
Leurs écailles lustrées
Virent à l'indigo
Dans les flaques d'eau
Et se gorgent de lait
À l'horizon de la mer

Les soirs d'automne
Ils deviennent étalons
À la lourde crinière
Leurs sabots de feutre
Font éclater
Le carcan gris
De la maison des pluies
D'une ruade de verre
Et tout vole en éclats
De poussière et fils de soie

Au seuil de l'hiver
Ils deviennent banquises
À la dérive éprises
De mouettes frileuses
Duvet au vent
De flocons en sommeil
Au chaud des coussins
Là-bas à ma fenêtre
Buvant des rêves
À même la vitre givrée

Et j'attends

Car c'est au printemps
Quand le ciel plus dur
Qu'un pain rassis
Au bec des moineaux
Étire ses draps
Les mets à plat
Du jardin au firmament
À la suite du vent
Que les nuages bleus
Sortent de tes yeux.

Bernadette Bodson-Mary

Les printemps arabes
Aucune fleur cet été
L'hiver déjà là

Pierre Coran

Ciels d'Ostende

Printemps revenu,
Les flots sont champagne,
Les ponts en chahut, les mâts de cocagne.

Que meurent les hivers et les horizons fuis,
La supplique à la mer
Des grands oiseaux de nuit.

Que reviennent les flots et leurs paumes d'écume,
Le varech qui se hume
Tel une fleur en pot,

Que les bateaux en manque, à nouveau, se succèdent
Comme des saltimbanques
Sur une corde raide.

Je me sens renaître
Dès que ma fenêtre
Ne miaule plus, printemps revenu.

Roselyne de Donnea

Papa dit à Maman
qu'il l'aime tendrement;
Quand ils vont au jardin,
il l'embrasse dans les coins.

Quelle est cette aventure
que connaît la nature?
J'entends cet air de fête
qu'elle claironne à tue-tête.

Maman, tout a changé.
Veux-tu bien m'expliquer?
Depuis que je suis né,
Veux-tu me raconter?

Quand j'étais tout petit,
tu m'as donné la vie;
Même si je deviens grand,
je serai ton printemps.

Anne-Marie Derèse

Dans le manège d'avril

La terre gronde.
dans sa léthargie de morte-vivante,
dans son hibernation d'ours,
la terre dans un mouvement de fœtus
frappe aux parois,
frémissement dans l'humus,
brutale attente, cris des racines.
Dans un sourd tremblement,
les branches gémissent.

La terre gronde.
Peur, cris de tous ces germes
qui éclatent dans la douleur,
la douleur qui vient avec la vie.
Les racines serpentent, s'accrochent,
griffes de fauves,
rugissants bâillements,
contorsion dans la jungle brune.
Dans ce branle-bas de combat,
les morts deviennent nourriture
pour tous ces affamés.

La terre gronde, rugit, s'ouvre
telle une mère sous la poussée.
Bourgeons, feuilles, fleurs
éclaboussent la dernière neige.
Le printemps bat des cils.
Les morts se rendorment
dans le manège d'avril.

Marcel Detiège

Délusoire printemps

Il ne mériterait pas que l'on se force les méninges s'il n'était des saisons la pire, avec ses bourgeons nouveaux venus et voués à une mort certaine. Le printemps est le temps des promesses non tenues. Il nous promet l'été sans autre garantie que l'intuition, laquelle n'est rien autre chose que la volonté de croire. Mais comment un esprit pur se réjouirait-il d'une nature ainsi réveillée pour venir mourir au monde ? Fleurs à peine écloses que l'on croirait accrochées à de précaires ligneux ; pépiements d'espérance qui s'éventent en pâmoisons de soleil, protestations d'amours que l'on a condamnées avant qu'elles ne se fussent donné carrière. Et par-dessus le marché, le printemps n'est ni pomme ni poisson ; et son état naturel est le tiède. Gardons-nous en autant qu'on peut comme ferait une future épousée des vacillations d'un fiancé feinteur. Augustin possédait un vocabulaire bien plus cru : mais il était l'évêque d'Hippone.

Rio Di Maria

Printemps percé d'immensité

Parler de l'œil sauvage
tout est là au rythme des explosions

Densité totale des premières formules
organise lettres inconnues
bribes d'alphabets
éprouve dérèglements des chiffres

La parole est encore un infini de silence
que la main trace dans le nouveau labyrinthe

Grottes à étoiles et pollen de glaïeuls
éclaboussent un printemps percé d'immensité

Tout perdre
à vouloir gagner
premier mouvement de langue
dans le palais par nudité de désert

Voyelles de quelle douleur
doigts de tout désordre
le souffle confus abrège l'horizon

Talismans de taffetas
gris-gris de fougères
orient le corps épuisé de lumière

PRINTEMPS !

Venus des arbres errants
ils mordent la poussière
et statuent le sol d'énigmes

fermer l'œil une seule éternité
et tout s'efface brins de grains

La nuit n'est pas encore la femme à venir

Raymond Duvigneaud

Quand on s'arrête en savourant,
Précieuse comme un présent,
La danse des âmes furtives,
Si bellement constitutives
Du cycle amoureux des printemps,

On ferme les yeux, on sourit,
On s'unit à la Conscience,
Tout est parfait et accompli
Dans le décret de l'Infini,
Mystère de magnificence

Où, hors de la pensée humaine,
Les perce-neige de Lorraine,
En renaissance et renouveau,
A la Vérité souveraine
Se font offrandes et cadeaux.

Isabelle Fable

Le printemps

Sujet rabâché s'il en est, le printemps, et pourtant, quelle merveille que ce primus tempus, qui chaque année secoue ses plumes pour nous offrir cette impression de début du monde, où la vie se ramasse et bondit à nouveau dans l'espace, ivre d'elle-même et de joie. Adieu neige et frimas, bonjour neige en pétales, ressortent hérissons terrés sous les feuilles, bonjour museaux pointés, becs entrouverts, bonjour la soif de vivre et de chanter la vie.

Chaque année, je renais avec eux, légère, et la vie recommence, plus belle et plus forte, éternelle et fragile, de plus en plus précieuse à mes yeux. Un grand merci monte en moi, à qui, je ne sais pas, au miracle de la vie, peut-être. Et le bonheur perce, émergeant de l'humus des soucis, pour revenir m'enseigner d'amour...

Barbara Y. Flamand

Ce printemps-là

Ce printemps-là la nature semblait parler
par la bouche d'un dieu.
Nous n'avions pas vingt ans.

Nous avions un projet : retourner le monde
comme un gant.
Un jour l'amour viendrait.

Et puis les découvertes. Nous allions tout apprendre
des chiffres des mots des sciences.

Comme le temps me pèse aujourd'hui !
Que s'est-il passé depuis ?
Aucun mot appris

PRINTEMPS!

dans aucune langue ne le dit car le mot
n'explore pas le cœur,
Il n'est d'aucun recours
à l'homme qui pleure. Aucun verbe n'a du vent
qui mugit, la violence.
Comme le temps me pèse aujourd'hui !
Vous qui avec moi
avez fait quelques pas, savez-vous dans quel lupanar
on nous cracha sur la bouche ?
Dans quelle poubelle avons-nous vidé nos songes
un matin gras d'orgie ?
Quelle défaite fit de nos joies des ombres ?
Quel puissant maître
nous força à signer si jeunes notre mort ?
Nous n'irons plus au bois sauf pour profaner
la violette.
Qu'attendons-nous maintenant
dans un doute que nous appelons métaphysique ?
Qu'une nouvelle peau
nous pousse. Mais seul le couteau sauve
le fruit qui pourrit.
Comme le temps me pèse aujourd'hui !
Et pourtant
il est des pays
où l'homme est torche et s'embrase. Il laboure
son propre corps,
il le moissonne
et creuse son lit de mort dans le vert des prairies.
Nous,
partirons-nous précieusement étendus
dans un sapin verni
enfumé d'encens ?
Nous,
partirons-nous sans clarté ?

Rose-Marie François

Le printemps : un refuge ?

Ils passent en hâte. Ils ne savent pas encore écrire. Je les entends courir. Et imiter des bruits d'avions, de camions, des cris de guerre pour rire. Fait-on la guerre pour rire ? Difficile de jouer à la paix ?

L'automne est au plus sombre. De quelles branches obscures, de quelles planches dénudées tombent ces feuilles manuscrites, par milliers ? Vont-elles enfin former des livres ? Ou bien être réduites en cendres ?

Viendra un printemps que je ne verrai pas.

Où iront mes livres ? À charge ou à décharge ? Volumes classés par langues, annotés, dédicacés, reliés... Ces langues qui toujours déclinent et conjuguent de moins en moins. Mes dictionnaires ? Les plus gros sont les plus anciens : grec, latin... : à emporter au loin ? Avec tous mes brouillons, sur l'île déserte qui m'attend ?

Et ce printemps promis : mettra-t-il des fleurs aux fusils ? Les chuchotis d'amour vont couvrir les péans ? J'ai souvenir d'un joli mois de mai où, désemparés, nous cherchions *refuge*...

Corinne Hoex

Les tulipes

Les tulipes, je les aime d'amour. Leur manière de bouger. De se déhancher. De frémir. Leur respiration. Leur présence. Leur grâce. Leur alliance avec l'humide.

Je les entends dans la pièce. Elles bougent. Elles boivent. Goulues. Pressées de vivre malgré leurs pieds coupés. Alors je les freine un peu. Je les mets au régime. Je les abreuve à peine. Pour qu'elles attendent, un jour encore, bien droites, bien concentrées, comme des danseuses qui vont entrer en scène.

— C'est pour offrir ?

— Non, pour moi !

PRINTEMPS !

.....

Une botte de tulipes rouges. Une de ces bottes serrées dans le seau en zinc à l'entrée de l'épicerie. La marchande l'enveloppe dans une page de journal. Le bouquet sous le bras, j'ouvre mon porte-monnaie. Je sens contre moi la fraîcheur humide.

J'ai un vase qui convient parfaitement aux tulipes. Étroit et haut. Les têtes dépassent à peine, silencieuses, immobiles. Pas pour longtemps. Déjà, elles s'étirent, interrogent l'espace. Inventives. Imprévisibles. Elles préparent leur danse.

Car les tulipes dansent.

Le col fier, elles dansent.

Les pieds dans l'eau, elles dansent.

Les pieds coupés, elles dansent.

Sans racines, elles dansent.

Noëlle Lans

Le printemps du vieux petit monsieur

Dorénavant, le vieux petit monsieur ne pourra plus sourire à son prochain, ce qu'il a toujours fait volontiers car il est de nature avenante. On vient de lui extraire ses dernières molaires en vue de la pose – improbable – d'une prothèse dentaire. Improbable car il est tout à fait désargenté, le vieux petit monsieur. Honteux, il n'a pas osé le confier à son dentiste. Quelques compresses de gaze œuvrent tant bien que mal à absorber l'hémorragie qui envahit sa bouche.

Allons, Léopold, un peu de bon sens : impossible de jouer au petit jeune quand on est un vieux rabougré ; tu l'as eu ton temps de séduction ! se dit en soupirant le vieux petit monsieur qui s'aperçoit, en chemin, que le printemps est en avance.

Dans les jardins qui bordent la rue, les rameaux de forsythia se couvrent déjà de cette couleur jaune qui est sans pareil et les prunus osent leurs premières fleurs.

Deux âges, deux règnes se croisent, que tout oppose... C'est étonnant ! C'est même très drôle.

Le vieux petit monsieur se met alors à rire, à rire, à rire, et à dévoiler sans pudeur... sa superbe absence de dents !

Nelly Laurent

Printemps « d'hêtre »

Un seul horizon me repose, un paysage, encadré par deux pins noirs.
Entre les deux mâts, le regard va son chemin vers cette ligne claire, insoumise et proche.
L'aube y accroche ses foulards, midi les repasse, la pluie du soir exsude ses parfums.

Ce matin, un avril précoce ose les transparences dans la hêtraie.
Les feuilles se risquent, s'étirent, se déroulent. Elles rasent leur duvet sous un frisson de vent.
Le soleil sèche leurs élytres avec prudence, dans une lumière cruelle.
Rayon de printemps, étonné de son réveil dans le monde cristallin d'un bourgeon de soleil.

Jacky Legge

Ce 21 mars,
levé tôt, j'ai battu le matelas et changé la literie,
j'ai lancé la machine à laver,
j'ai pris une douche tout en écoutant les informations à la radio,
je me suis coupé les ongles, y compris ceux des orteils,
j'ai enfilé une salopette,
j'ai vidé les cendriers,
j'ai remplacé le sac de l'aspirateur,
j'ai nettoyé les gouttières,

A midi trente-cinq, j'ai mangé sur le pouce,
ensuite, j'ai passé la tête de loup dans les moindres recoins du grenier,
j'ai récuré les poubelles à l'eau de Javel,
j'ai répandu du fumier au pied des roses trémières,
j'ai taillé les hautes haies de troëne,
j'ai ciré mes dix-sept paires de chaussures,
j'ai huilé les gonds de porte,

PRINTEMPS !

j'ai ouvert mon courrier du jour.

Non sans avoir englouti un bâton de chocolat, j'ai nettoyé la voiture,
j'ai repeint l'arrière-cuisine,
j'ai passé en revue mes chaussettes, recomposé les duos et jeté les veuves,
j'ai épousseté le jeu d'échecs.

Un peu fatigué, je décide d'aller dormir tôt.
"Vivement l'hiver".

Béatrice Libert

Petit par la taille, mais grand par le beau temps, le Printemps est un prince qui règne sur une tempête pollinisatrice. Comme un oiseau-chat, il adore gambader parmi crocus, primevères et vers galants. Il a l'œil vif et l'haleine parfumée, le corps souple d'un félin qui aurait volé des ailes aux mouettes océanes. Avec lui, à moins d'allergie, plus de migraine pour le pic-épeiche, plus de nausée pour les cabots nains ni de vague-à-l'âne pour l'ânesse : de l'air, de l'aire, de l'erre ! Quand il débarque, on ne sait plus où donner de l'œuf ! Concert palpitant des pies et ramiers, des moineaux et mésanges, des grives et merlettes, sans oublier les poulettes en mal de coq. Ohé, le ciel, m'entendez-vous ? Mais il a l'oreille trop près des étoiles, il ne répond jamais. Ah, si le Printemps arrivait tous les dix ans, comme on tomberait à genoux devant !

© Béatrice Libert, inédit, extrait de « Saisons en quête d'éternité »

Louis Mathoux

Le printemps est supprimé !

Suivant en cela les ordr... pardon, les suggestions du FMI, de la Commission européenne et de la Banque centrale européenne, le gouvernement fédéral a décidé de supprimer le printemps, sur toute l'étendue du territoire belge, et ce définitivement.

En effet, selon les calculs d'Etienne de Callatouffe, le célèbre économiste de la banque De Grôsse & Co, il est mathématiquement prouvé que le bourgeonnement des fleurs, les pépiements des jeunes moineaux ou encore les rayons d'un soleil retrouvé s'avèrent d'une Rentabilité nulle pour l'Etat belge, et affectent négativement son Equilibre budgétaire.

Les Economies ainsi réalisées seront intégralement affectées au remboursement de la Dette de l'Etat belge envers Goldman-Sachs et autres Banquiers new-yorkais.

Nous ne pouvons décidément que constater une fois de plus la profonde sagesse et l'intelligence exceptionnelle dont fait preuve le gouvernement Michel. Et dire que certains esprits chagrins de gauche osent encore le critiquer !...

Ne vivons-nous pas, une bonne fois pour toutes, dans *le meilleur des mondes* ???

Silvana Minchella

Le souffle parfumé du printemps
réveille la nature au bois dormant.

Léger, tel un baiser d'enfant
mouillé de rosée de vie,
il effleure lacs et prairies,
caresse aigles et brebis.

Et ceux qui ont des oreilles entendent
dans le fracas des torrents,
des rires et des chants.

Et ceux qui ont des yeux sourient.
C'est le printemps, amis !
Venez célébrer la Vie !

Luc Moens

Printemps

Souffrez que je vous dise mon sentiment à l'égard du printemps ! De toutes les saisons, j'avoue que ce n'est pas celle qui me cause le plus d'émotion. Oui ! Sans doute, j'ai toujours bien vu les bourgeons opiniâtres forcer avec constance l'écorce grise du rigoureux hiver.

Parlons des vertus que les chrétiens désignent pour accéder au mystère de Divin. L'hiver tiendrait lieu de la foi. Il faut y croire que la vie aura le dessus de sa mort apparente et sinistre. Le printemps, nous y voilà, on y célébrera les pastels de l'espérance. En été, tout s'ornera de lumière à volonté. Oh ! Parlez-moi de la charité !

Je concède à l'hiver le droit de me glacer le cœur, qu'il m'enserme un temps forcément éphémère pourvu que le prochain printemps me ravisse. Il déploiera son univers de promesses. Le soleil de l'été y dardant du blond et du safran, il s'en trouvera transfiguré par les patines de l'automne. Jaunes et verts mêlés révèlent les mordorés, les bronzes cuivrés de la divinité.

Colette Nys-Mazure

L'inespéré

Un matin comme un autre

Dedans

Dehors

Et soudain

Sans présage

L'ombre terne

Fissurée

Qu'un coup de lumière

PRINTEMPS!

Un éclat furtif

Effarouche

Le jet de clarté

Fait vibrer la poussière

Un goût de neuf

Sourd des angles réveillés

Un parfum un chant allègre

Attiser les fous rires

Dans les cours

Les travées austères

A faire tomber le crépi pourri

A désarmer le malheur

Lancinant

Comme une dent

Le noir silence

Si lent à mourir

Sous l'espoir insensé

Gérard Pinsart

Deux visions d'artistes, deux époques. Vers 1448, le peintre florentin Botticelli achève un tableau intitulé « Printemps ». Il représente la saison par un jardin bucolique où dansent des jeunes filles longilignes, à la chevelure en ruisseaux serpentins et aux robes flottantes. Des gestes gracieux à l'allégresse mesurée célèbrent les ébats amoureux de Flore, Zéphyr et Cupidon dans une lumière qui est déjà celle des premiers arts florissants.

Le 29 mai 1913 Igor Stravinsky stupéfie le public parisien avec la création de son ballet « Le Sacre du printemps ». Cette œuvre nous entraîne loin des pâquerettes, des primevères et du vert tendre du feuillage des arbres. Musique rituelle, primitive, sortie des entrailles de la terre. L'inexorable scansion rythmique, mâtinée d'angoisse panique, exacerbe les pulsions humaines, jusqu'à l'explosion jubilatoire de la chair et des sèves de la vie.

Françoise Pirart

Rien n'aura changé

Le petit pont, la tendresse des herbages, le kiosque, la douceur du ciel printanier... Elle se rappelait les moindres détails : les paillements des oisillons, le bruissement des jeunes feuilles, la peau de l'homme, sa voix, leur brusque étreinte avant de se séparer.

Il avait dit : Dans un an et un jour, retrouvons-nous ici à la même heure.

Elle était restée interdite.

S'imaginait-il qu'elle tiendrait une promesse aussi insensée ? Qu'elle attendrait une année entière jusqu'à leur prochain rendez-vous ?

Il avait ajouté : Tu porteras la même robe, le même bracelet, rien n'aura changé.

Et s'il n'était pas là à la date fixée ? Quelle humiliation ! Non, elle devait l'oublier, ne retenir de cette rencontre qu'un souvenir éclatant.

Un an et un jour passèrent. Vint un autre printemps.

À l'heure dite, vêtue de la même robe et parée du même bracelet, elle marcha vers le kiosque, les yeux rivés sur la silhouette qu'elle croyait apercevoir.

Et soudain le temps s'immobilisa.

Pour l'éternité.



Claude Raucy

Le printemps est la saison la plus désespérante. Tout y est triste. Il reste çà et là une plaque de neige grise qui ne sait trop si elle doit attendre. Le soleil s'évertue à rendre plus longues les journées sans se rendre compte qu'il est en train de tuer ce qui faisait la joie : les lampes allumées au salon et les longues lectures silencieuses, pieds au chaud dans les pantoufles. Un merle cherche de vieilles mélodies. On sent qu'il se force. Les arbres ont leur acné juvénile ; où sont passées les feuilles qui faisaient si bien leur cinéma en technicolor ? Et comme elles sont loin dans ma mémoire, les chaudes journées, les vacances bonheur et les fleurs à foison !

Non, vraiment, ne m'obligez pas à trouver belle une période aussi déprimante que le printemps. Et traitez-moi de grincheux si vous voulez. Grinchera bien qui grinchera le dernier. Moi, il me reste trois saisons à aimer.

Philippe Remy-Wilkin

Emporté par la nécessité d'espérer, le choix pascalien du *croire positif*, je reconfigure mon PC interne, conjuguant le mot *printemps* à tous les temps, m'attardant au mode *Immigration*.

Immergé dans l'Histoire comme Obélix dans la potion magique, je songe aux populations qui ressuscitèrent plusieurs fois la grande civilisation mésopotamienne, à celles qui s'amalgamèrent pour créer l'Anglais, aux élites (proto-)belges et juives qui hissèrent les Pays-Bas vers la luxuriance et la puissance...

Dès lors, dans la foulée des printemps arabes, qui ont dévoilé des millions de consciences, je me plais à rêver devant nos déferlantes de migrants. La plupart ne sont-ils pas pleins d'appétits et d'espoirs, donc fondamentalement jeunes ? Une sève printanière pour revitaliser une Europe hypocondriaque aux doigts gourds et aux yeux chassieux ? Nous réveiller, nous révéler ? Exhumer le sens étourdi de nos trésors ensablés : liberté, démocratie, tolérance, éducation, culture... ?

Enprintons-nous !

Laurent Robert

Trois printemps

1.

Le chat tigre rêve
De mésanges moins subtiles
Premières chaleurs

2.

Robe rouge et courte
Gilet autour de la taille
Un devoir sur table

3.

Lavement du ciel
Catharsis orange et grise
Zinne Bir au fût

Martine Rouhart

C'était un beau matin pour partir

C'était un beau matin pour partir.

Un jour transparent de printemps frileux. Des éclaboussures roses sur un bleu de cotonnade, une lueur de commencement. Les premières sonorités vivantes, les milliers d'existences qui se déploient.

C'était un beau matin pour partir mais tu ne devais pas t'en aller si loin, et pour si longtemps.

Il fallait laisser à la clarté le temps de prendre tout le ciel, attendre que s'envolent les oiseaux vers le soleil, donner leur chance à d'autres printemps comme celui-là, aux printemps innombrables que tu avais devant toi.

C'était un beau matin pour partir.

Mais pourquoi t'en es-tu allée de l'autre côté, les abandonnant tous, désormais seuls pour affronter les aubes pâles, les vies qui éclosent et les averses blanches du cerisier sur l'herbe nue.

Jean-Loup Seban

Le Printemps de Corydon

Thompson et Saint-Lambert, Bernis et Léonard
Du printemps ont chanté la fraîcheur éthérée ;
Le doux Zéphir répand l'amoureuse empyrée
Sur la nature et l'homme, anime leurs regards.

L'hyacinthe et le lys, l'anémone adorée,
La rose de Damas, le narcisse mignard
Et l'œillet moucheté vêtent Flore avec art,
Embaument ses matins de senteurs tempérées.

L'oiseau de Vénus vole aux nouvelles amours,
Rossignole, picore et lustre son plumage,
Taquine les bergers dans leurs rians bocpages.

Corydon psalmodie en poète de cours ;
D'Alexis il chérit la coruscante image,
La caresse en esprit, couché sous les ombrages.



Daniel Simon

Tunis, printemps 199...

Jasmin, fraîcheur des fontaines, bonhomie des tunisiens, vivacité des tunisiennes, arabisation progressive des rues, des places, on se doit d'effacer les traces coloniales françaises, la police est discrètement violente et visiblement efficace.

Nous affichons depuis des années un sourire béat en évoquant ce pays de réussite de l'Afrique du Nord, la vitrine « économique et culturelle ... », nous sommes satisfaits, les éventuels barbus dorment à l'ombre des cellules grouillantes, le tourisme prospère, les droits des femmes sont éclatants, les hommes boivent dans les cafés le soir, la sécurité est totale et le double-discours distingué.

La vie passe dans une nonchalance heureuse, les Droits de l'homme s'interrogent et le théâtre peut même s'offrir le luxe d'une pièce de Michel Deutsch, « L'entraînement du champion avant la course ».

La diversité culturelle aime l'humour, la pièce est truffée de questions percutantes à propos de la responsabilité de chacun dans la machinerie humaine, on y boit du vin, le cochon pend au bout du croc, le monde se met à table, le printemps est de retour.

Monique Thomassetie

En son corps replié,

l'Hiver

ressentait les affres du Temps.

Ainsi grava-t-il sur son front de glace

des mots relevant à la fois

du blasement, du désespoir

et d'un recul hautement philosophe.

(Je doute, donc je pense)

Voici les mots hivernants :

Ce monde pressé

PRINTEMPS !

qui met l'œuf de Pâques
sous le sapin de Noël,
m'irrite et me fatigue.
Accélérées, les saisons
aujourd'hui tournent fou,
dispersant rondement les graines
qui gravitent autour d'un Temps figé,
si las... si las... si las... si las...

Les 'si las' tant le bercèrent
que l'Hiver sombra en des rêves
peut-être bourgeonnants,
peut-être de néant.
(Sous le front, la dualité)
Mais le réveil
verra son front dégouliner
sous la synthèse du soleil.

21 octobre 2015

Virginie Vanos

Comme il me tarde d'enfin connaître le vrai printemps de ma vie !

Quelle erreur que de considérer la première phase de l'âge adulte comme une équinoxe de mars ! Je dirais qu'avoir trente ans, c'est carrément le solstice d'hiver ! Accaparés par les responsabilités, recherchant sans relâche la reconnaissance de vos contemporains, vous êtes accablés par vos carrières, votre apparence et ce fieffé qu'en dira-t-on. Le jeunisme ambiant vous a fait oublier les bénédictions de l'âge mûr. Mais avez-vous déjà envisagé la douceur de vivre dès le cap de la retraite ? Plus de réveils hâtifs, plus de bouchons dès potron-minet, plus de loisirs manqués faute de temps, plus de longues heures vouées aux enfants et aux tâches ménagères...

Un jour, je me fichera de mes rides. Un jour, je lirai de tout mon soûl, paresseusement affalée dans mon sofa. Un jour, je passerai mes soirées d'été au jardin, entourée de mes vieux amis, sans peur du lendemain.

Que j'ai hâte d'être une jeune femme de soixante printemps !

Michel Joiret

Adrien Jans, un homme de bonne foi

« Mer amie, dormante, endormeuse.

Quand il me sera dit de mourir, que ce soit à l'image de ton
sommeil,

Et que ce soit, ainsi qu'effacées tes couleurs, dans le difficile
accroc

De mes démarches hostiles... »

(Extrait de *La Colonne ardente*)

Imperturbable dans son costume gris, mince et racé, la pochette apparente et le sourire en coin, Adrien Jans avait le geste sûr, le verbe clair, le discours alerte et bien frappé. Sous des airs «Ancien Régime», l'homme savait se montrer disponible et ses yeux perçants cherchaient l'autre (l'interlocuteur d'un moment) au plus profond de lui-même. Né à Edegem le 22 octobre 1905, non loin des jardins enchantés de Marie Gevers, cet Anversois, fils de juriste, docteur en droit et bachelier en philosophie thomiste, se distinguait par une érudition peu commune et une force inébranlable dans ses convictions religieuses. Assuré que l'homme peut saisir l'existence de Dieu à partir du visible, il puisait sa détermination et ses énergies dans le creuset de sa foi. Lecteur de Maritain et Claudel, il a collaboré avec ses compagnons de l'Université de Louvain, à des cahiers où l'on retrouve, entre autres, les signatures de Daniel-Rops, Robert Guiette et Paul Fierens. Journaliste de talent, Adrien Jans caresse en parallèle un projet poétique qui lui vaudra à l'époque la notoriété et l'estime de ses pairs. Son inspiration, c'est dans la Campine anversoise qu'il la trouve et dans l'univers « pastoral » de Marie Gevers. La dame de Missembourg lui ouvre la voie en évoquant les chemins tortueux qui le conduisaient sous les frondaisons où le père Jans, lui-même, amenait le petit Adrien pour écouter la nature et distinguer le chant des oiseaux. *Clairs-obscurs*, publié en 1933, apparaît déjà comme l'œuvre d'un homme du Nord, mûri par les paysages scaldéens et hanté par les lieux magiques de son enfance.

Mélange de vers et de prose, ce premier opus, comme les autres qui suivront, révèle les préoccupations profondes du poète (l'homme au cœur de ses angoisses sur fond de sa solitude, l'homme et sa quête spirituelle...). Déjà, l'omniprésence de la réflexion intime, l'imminence d'une

vie intérieure riche et tourmentée, le sentiment de la nature et Dieu, au centre même de toutes les alertes et les jubilations de l'existence.

Après une expérience journalistique à la *Métropole* d'Anvers, Adrien Jans s'installe à Bruxelles et devient chroniqueur à *La Libre Belgique*. Assidu au *Grenier de Norge*, il collabore également à *Cassandra*, l'organe du sulfureux Paul Colin. A l'instar de Jacques Rivière, Adrien Jans se passionne pour le passé des Lettres mais le travail de fond qu'il entreprend dépasse par le ton et la forme la simple réflexion du chroniqueur. Quel que soit le genre abordé, Jans s'exprime en écrivain de souche, avec une indépendance d'esprit qui l'honore. Quand la guerre survient, il suspend instantanément son activité journalistique mais fait paraître *Chant des Âmes* en 1942, une sorte d'apologie de la création et du Créateur ainsi que *La jeune fille aux sortilèges* (1943), un récit nimbé de poésie. On retiendra son remarquable essai publié la même année : *La poésie française contemporaine* (de Lautréamont à Max Jacob). Particulièrement actif, il anime une Tribune poétique, initiée par Pierre-Louis Flouquet et organise un cycle de conférences pour *Le Journal des Poètes*. Après la guerre, Jans reprend son activité de journaliste et collabore à *La Nation Belge*, *Le Patriote illustré*, *Le Quotidien*, *Le Soir illustré*. Beaucoup d'entre nous se souviennent encore de ses commentaires avisés dans la page littéraire du *Soir*. L'activité inlassable d'Adrien Jans s'est poursuivie toute sa vie, soit au sein de l'institution littéraire (présidence des *Scriptores Catholici*, secrétaire du jury du Prix Rossel), soit dans la publication d'études qui attestent ses exceptionnelles compétences : Van der Meersch et Claudel (1946), Louise Labé, Rabelais et Agrippa d'Aubigné, en 1959, André Baillon (1961), Marie Gevers (1964), *Norge et Ghelderode* (1972). Sans oublier *Un art de lire* (1950), *De Montmartre à Montparnasse* (1968). Trois romans (*Echec à l'homme* (1949), *Le Manant* (1953), *D'un autre sang* (1956)) vont approfondir les thèmes développés déjà dans son œuvre poétique. Dans le premier qui s'ouvre sur ces mots : « Il avait derrière lui cinq ans de guerre, cinq ans de peine, cinq ans de nuit », Pierre Dalant, le personnage du récit, tente en vain de « tourner la page » des désastres antérieurs. En vain. Dans le deuxième, l'auteur nous emmène au milieu des bois, le long de la Semois, dans la plénitude d'une nature généreuse. Mais, l'homme, étranger au village, ne sera pas accepté. Le rejet de l'autre par le corps social, apparaît dès lors comme une fatalité... Dans le troisième, l'exclusion d'un enfant (né d'un autre homme que le mari de sa mère) provoque le désordre et l'incompréhension et conduit à la plus cruelle solitude.

Dans *La colonne ardente*, un recueil de poèmes publié en 1954, Adrien Jans s'interroge sur sa foi

mais plus explicitement sur « *la solitude de la parfaite présence* ». La foi, si profondément enracinée en lui, devra se définir elle-même à partir du doute. La forme est parfois somptueuse (versets lents où s'écoule avec gravité le chant profond du doute et du tourment). Mais la colonne ardente finit par conforter ses convictions intimes, même si le chemin de l'homme est hérissé de moments d'effroi et s'il est écrit que la foi doit être conquise plutôt que reçue. On retrouvera dans *Ivoiriennes* (1968) une autre expression du trouble de l'homme fasciné un moment par un panthéisme fétichiste mais qui retrouvera en fin de compte l'apaisement espéré auquel il n'a pas cessé de se référer.

Fidèle à sa foi et à sa conception généreuse de l'homme, Adrien Jans trouvera dans la poésie, la forme la plus aboutie de sa recherche. Méditations et réflexions partagent un flux ondulatoire qui reproduit les mouvements mêmes de la vie et de la pensée. Président de l'Association des Ecrivains belges de 1971 à 1973, l'année de son décès, Adrien Jans avait été élu à l'Académie royale de langue et de littérature françaises le 13 novembre 1965. L'érudit, le chrétien fervent, l'infatigable chercheur, le romancier, le journaliste et le poète sont autant de miroirs qui reflètent son ondoyante personnalité. Aucune de ces multiples facettes ne peut se dissocier des autres. Mais si Adrien Jans fut le témoin attentif d'une longue (et capitale) séquence de la littérature de langue française, il fut aussi – et combien le souvenir nous en est précieux –, le parangon d'une époque qui se dilue quelquefois dans les impatiences de notre temps.

Références :

- Adrien Jans, la remarquable fiche bio-bibliographique mise en réseau par l'Académie royale de langue et de littérature françaises, rue Ducale, 1, 1000 Bruxelles
- Lettres françaises de Belgique, *Dictionnaire des œuvres, la poésie*, Robert Frickx et Raymond Trousson, sous la direction de Christian Berg et Robert Frickx, Duculot, Gembloux, 1988

Anne-Michèle Hamesse

Soirée des lettres du 18 novembre 2015

Françoise Lalande

Pourquoi cette puissance, roman, éd. L. Wilquin

Présentation: Jean Jauniaux

Renaud Denuit

La mine et la dune, roman, éd. Academia

Présentation: Françoise Pirart

Anne Richter

38 portraits d'écrivains, essai, éd. Avant Propos

Présentation: Michel Joiret

Responsable de la soirée: Anne-Michèle Hamesse.

Après l'évocation du désarroi et de l'horreur qui nous ont tous saisis lors des attentats barbares qui ont endeuillé Paris vendredi dernier, Anne-Michèle Hamesse dédiera cette soirée des lettres à toutes les jeunes victimes d'attentats aveugles de par le monde.

Le roman *Pourquoi cette puissance* de Françoise Lalande, la romancière renommée (de retour de Tunisie avec son mari Daniel Soil présent dans le public), sera présenté par Jean Jauniaux, l'auteur du très remarqué *L'Année dernière à Saint Idesbald*.

Ont paru également plusieurs ouvrages dont un recueil collectif *Le peuple des lumières* contenant une nouvelle écrite par Françoise Lalande et lui-même, et qui est d'actualité en ces jours de terrorisme.

Dans son livre *Pourquoi cette puissance*, François Lalande décrit abondamment Germain Nouveau, le poète méconnu qui avait décidé de consacrer sa vie à l'amour, à la poésie et à Dieu, trois domaines qui relèvent de l'infini.

SOIRÉES DES LETTRES

Elle évoque pour nous avec émotion la bienveillance du personnage, explique à Jean Jauniaux la méconnaissance que nous avons des autres, notre impossibilité à en saisir la quintessence, elle nous parlera aussi de cette légèreté grave (mais n'était-ce pas plutôt de gravité légère ce qui revient presque au même) dont est empreinte son écriture.

Écriture non dénuée d'humour, elle avouera avoir bien ri toute seule en écrivant certains passages.

Jean Jauniaux soulignera à quel point Françoise Lalande excelle, de plus en plus, dans un style particulier, véritable souffle poétique au sein d'un récit.

Il applaudira aussi à cette ouverture vers d'autres horizons où nous engage la découverte de Germain Nouveau, aussi talentueux que Rimbaud.

Ce sera ensuite au tour de Renaud Denuit d'évoquer son roman *La mine et la dune* dont on a beaucoup parlé et qui a suscité nombre de critiques élogieuses.

Il est présenté par Françoise Pirart, romancière imaginative dont *Chicoutimi n'est plus si loin* nous avait passionnés, qui lira avec plaisir les passages qu'elle a particulièrement appréciés.

Elle évoque une polarité souvent présente dans ce roman très visuel, que ce soit à propos de la rivalité entre ces deux frères ou celle advenant aussi dans l'opposition entre la nature et l'industrie ou encore entre mine et dune, ainsi blancheur du sable et noirceur de la mine.

Elle nous parlera d'un roman classique, que Renaud Denuit situe dans la ligne claire, il apparaît que l'auteur a été entièrement habité par le thème et l'intrigue, il a pu restituer avec authenticité et réalisme (et c'est peut-être là qu'apparaît le talent journalistique du romancier) le parler de l'époque des années cinquante.

On retiendra aussi ce passage émouvant qui nous fait revivre les poètes belges Georges Sion et Achille Chavée tentant d'escalader un mât de cocagne.

C'est Michel Joiret qui clôt la soirée en nous présentant l'ouvrage impressionnant d'Anne Richter.

Ces *38 portraits d'écrivains* se devorent avec plaisir et ne lassent jamais.

Anne Richter évoquera Georges Simenon, parlera de l'étrange cheminement intérieur qu'elle décèle dans son œuvre, qui aboutit à une image de joie et d'extase, elle le voit comme un impressionniste aboutissant à la luminosité.

SOIRÉES DES LETTRES

Richter se plait aussi à imaginer des rencontres insolites.

Ainsi celle de la star Marilyn Monroe avec l'écrivain danois Karen Blixen auteur de la *Ferme africaine*.

Elle évoquera avec beaucoup d'émotion la sensualité animale de la star et son incroyable candeur, son innocence, un exposé tout en finesse et en émotion magistralement dirigé par Michel Joiret dont le dernier roman *Le Carré d'Or* confirme le caractère visionnaire de l'auteur et son talent qui le place au zénith des romanciers belges .

La soirée des lettres se terminera par le très chaleureux et légendaire vin de l'amitié.



Anne-Michèle Hamesse

Soirée des Lettres du 16 décembre 2015

Au début de cette soirée exceptionnelle dont le programme comportera la présentation de nouveaux membres, Anne-Michèle Hamesse a tenu à saluer le président Jean Lacroix, qui pour des raisons de santé, venait de démissionner.

Dès l'annonce de cette démission, les remerciements et les vœux de guérison se firent unanimes.

Anne-Michèle rappelle alors les années de présidence durant lesquelles Jean Lacroix a eu à cœur de mener à bien sa tâche difficile, en rehaussant le prestige de l'association et en particulier celui du Musée Camille Lemonnier.

Que le dévouement de Jean Lacroix à l'AEB soit ici salué, des vœux de prompt rétablissement lui sont adressés par tous, avec chaleur et reconnaissance.

Aujourd'hui poursuit-elle, en ces temps si troublés et si inquiétants, nous sommes malgré tout résolus à faire la fête.

Si faire la fête en ce moment paraît discutable, après les abominables attentats de Paris et tous ceux auxquels nous sommes exposés, nous marchons sur des œufs, chaque coquille pouvant se transformer en bombe.

Les coquilles sont des écueils bien connus des écrivains.

Nous essayerons donc de les éviter, celles que nous écrasons aussi bien que celles qui se dissimulent dans nos écrits.

Nous allons donc, ignorant les coquilles et les bombes, continuer à faire la fête.

Une fête des Lettres, préparée avec amour et gourmandise par d'autres gens de lettres :

Michel Stavaux, secrétaire général et Jean-Loup Seban, trésorier.

Elle présentera ensuite, se réjouissant de l'entrée à la Maison des Ecrivains, de tant de jeunes talents, tour à tour :

SOIRÉES DES LETTRES

Claire Colette, *Compostelle la saveur du chemin*.

Rappelant ici le très beau livre de Christian Debuyne récemment présenté, celui de Claire Colette évoque également son expérience de Compostelle,

Vu la nécessité pour cet auteur sensible de choisir de parfois changer ou mourir, il semble évident que le chemin de Compostelle l'aura sauvée.

L'Intrus d'Abdelatif Elouahabi.

Cette pièce de théâtre écrite par un docteur en biologie de l'ULB mélange avec bonheur la science et l'art théâtral.

On parlera aussi du roman *Le Spectateur* de Virginie Vanos, qui nous évoque le mystère de la relation amoureuse, de l'obsession pouvant aller jusqu'à la folie

Air Vol, le fascinant roman de Geoffroy Fierens nous emmènera par la force de son imaginaire au cœur d'une aventure d'enfants peuplée de rêves et d'avions.

Laurent Robert débusque de subtiles correspondances entre le Borinage wallon et le 19^e arrondissement de Paris, c'est par l'art du haïku qu'il les exprimera dans *Metro Stalingrad*.

Didier Moné se fait dans son roman *Sous une pluie de pierres* le porte-parole des femmes pachtounes soumises au machisme et dont le destin se voit privé de droits et de libertés.

Joëlle Vanhee, connue aussi sous le pseudo de Jo Vanille, a publié de nombreux recueils, des contes, et des spectacles.

Ses mots teintés de magie et de poésie séduiront fortement le public en clôturant avec brio cette belle soirée des lettres.

Anne-Michèle Hamesse

Soirée des Lettres du 20 janvier 2016

Mes chers Amis,

Nous voici donc en 2016.

Que cette année vous soit heureuse, légère et créative.

Que le meilleur et plus encore vous soit offert à vous et à ceux que vous aimez, que le bruit des bombes, des bottes et de la violence s'éloigne, laissant la place au bruit léger du grattage de nos plumes, ou plus actuellement au bruit de clapotements de nos claviers, aux ronrons de nos chats, à la petite musique douce et sereine qui devrait seule bercer nos vies et à tous nos mots d'amour.

C'est ce que je vous souhaite à tous.

Et pour bien commencer cette année 2016, nous allons vivre cette nouvelle soirée des lettres avec des invités de choix qui nous promettent un vrai régal.

Juriste de formation, secrétaire général de notre association, Michel Stavaux est un poète de renom. Sa réussite dans des domaines différents et souvent opposables nous prouve qu'on peut être tout à la fois brillant gestionnaire et poète sensible et remarquable.

Il présente ce soir Pierre Coran dont le rayonnement est indéniable.

Tout en ne cessant pas de publier des romans et de la poésie destinés aux adultes, Pierre Coran est parvenu à hisser la littérature pour la jeunesse à un niveau jamais atteint.

Ses fables sont actuellement publiées aux Etats Unis.

Michel Stavaux évoquera avec émotion le temps où Pierre Coran était son animateur littéraire, il souligne combien, ainsi que d'autres, il lui doit beaucoup.

Pierre Coran ne manquera pas de retourner le compliment en parlant à son tour de Michel Stavaux, allant jusqu'à montrer une photo de Stavaux à l'époque et soulignant ses grandes

qualités d'écriture.

Stavaux évoquera alors le fils de Coran, Carl Norac, poète lui aussi.

La carrière de Pierre Coran défile alors et le discours s'enrichit de réflexions personnelles de l'écrivain qui souligne son sens de l'éthique, bien inculqué à son fils, l'importance d'être quelqu'un de bien, proche de tous, le fait de ne plus connaître la peur depuis qu'il a vécu la guerre, un discours plein d'humanité et de modestie qui fit une impression énorme sur un public captivé.

Dans ces *Valets de nuit* récemment parus aux éditions Impressions Nouvelles, Corine Hoex nous présente, en ce recueil inspiré, une sorte de harem d'hommes fantasmés, images de ses rêveries nocturnes.

Escortés de magnifiques citations, entre autres de Baudelaire, Daudet, Rimbaud, les chapitres se savourent comme autant de coquines friandises.

Il est rare de voir se raconter les désirs d'une femme, habituels objets tentateurs de la littérature; ici les hommes sont devenus leurs proies, c'est neuf et traité avec un humour revigorant, ingrédient rare aussi dans le genre érotique.

Ses bulles de plaisir éclatent, légères et ne se confondent jamais avec celles d'un vulgaire mousseux, elles seront dégustées ce soir avec nous par Jean Jauniaux.

Depuis quelques jours il a succédé à la regrettée Huguette de Broqueville et a été élu Président du Pen Club.

Jean Jauniaux est aussi diplômé de l'École d'Interprètes Internationaux de l'Université de Mons et de l'INSAS.

Il écrit des nouvelles et des romans, il se consacre, aujourd'hui, au journalisme culturel.

Il est l'auteur des romans *Pavillon des douanes* et de *L'Année dernière à Saint-Idesbald*.

Une conversation riche et subtile s'établit entre ces deux écrivains, un dialogue de qualité, suivi

SOIRÉES DES LETTRES

avec passion par un public conquis.

Colette Cambier est poète, conteuse et chroniqueuse.

Son livre *Alexandra Andréevna, Roman d'une vie*, nous raconte la vie d'une jeune femme russe qui, en 1920, vient faire sa médecine à Louvain.

C'est une vaste fresque, une saga familiale.

Le récit a du souffle et de l'ampleur, il semble porter en ses pages toute l'âme de la vieille Russie.

C'est Michel Westrade qui nous en parla avec chaleur.

Magistrat de formation, il est toutefois passionné par les livres depuis son plus jeune âge. C'est donc tout naturellement qu'il met un terme à sa carrière juridique afin de se consacrer à l'écriture et publier son premier ouvrage, *Noirs Quarts d'heure*, aux Éditions Chloé des Lys, en 2001.

Il continue, néanmoins, à s'épanouir dans le domaine du droit, puisqu'il est directeur de la collection « Perspectives de droit social », aux Éditions Arthémis et co-directeur de la Revue de jurisprudence de Liège, Mons et Bruxelles.

La soirée qui a accueilli à la Maison des Écrivains un public très nombreux et enthousiaste se termina par le traditionnel Verre de l'Amitié, enrichi des délectables douceurs culinaires choisies pour le plus grand plaisir de tous par Jean-Loup Seban.



Renaud Denuit



Soirée spéciale :

« *Littérature et journalisme* »

12 novembre 2015

Ce soir-là, quelque 80 personnes, dont de nombreux jeunes, avaient rejoint le siège de l'AEB, pour entendre et voir cinq personnalités qualifiées pour évoquer ce sujet : Thierry Bellefroid, Colette Braeckman, Isabelle Meuret, Jean-Claude Vantroyen et Monique Verdussen.

Après des débuts dans le secteur privé, Thierry Bellefroid entra à la RTBF dans la première moitié des années 90. Il a réalisé de nombreux reportages en radio et en télévision et présenté plusieurs émissions d'information jusqu'en 2010 : les JT de la nuit, *Signé Dimanche* pendant 3 ans, puis les 13 heures, dont il a été le titulaire durant 6 années. Parallèlement, il a lancé en 2005 une première émission littéraire, *Mille Feuilles*, qui, en 2011, fut remplacée par *Livrés à Domicile*, toujours à l'antenne chaque lundi sur La Deux ; sur cette chaîne, il présente aussi, chaque mois, *MédiaLog*, une émission qui combine éducation aux médias et médiation. Depuis 2007, Thierry Bellefroid enseigne le journalisme télévisuel à l'UCL. A ses heures, le journaliste se perd dans la fiction (romans, nouvelles, scénarios...) ou dans la bande dessinée, sur laquelle il a écrit plusieurs essais et livres d'entretiens, ou réalisé des commissariats d'expositions. Colette Braeckman, journaliste et reporter au quotidien *Le Soir*, s'intéresse particulièrement à l'Afrique

centrale depuis les années 80. A ce titre, outre d'innombrables reportages et contributions, elle a publié plusieurs ouvrages dont *Le Dinosaur* sur le Zaïre de Mobutu, *Rwanda, Histoire d'un génocide*, *L'Enjeu congolais* et *Les Nouveaux prédateurs* à propos des guerres du Congo et de la prédation des ressources naturelles, et voici trois ans, décrivant l'action du Docteur Denis Mukwege, *L'Homme qui répare les femmes*, qui a inspiré le film de même nom, réalisé avec Thierry Michel. Elle a aussi collaboré à plusieurs revues, dont *Le Monde diplomatique*. Bien que formellement retraitée, elle continue à suivre de près l'actualité africaine pour *Le Soir* (<http://blog.lesoir.be/colette-braeckman>). Isabelle Meuret, docteur en Philosophie et Lettres de l'UCL, est aujourd'hui professeure au Département des Sciences de l'information et de la communication de la nouvelle *Faculté de Lettres, Traduction, et Communication* de l'ULB, où elle enseigne l'anglais et les cultures du monde anglophone. En 2011, elle a créé un cours de Journalisme littéraire dans le *Master en Études américaines*, à l'Université de Gand, cours qu'elle dispense désormais aussi à l'ULB. Dans le cadre de sa recherche doctorale, elle a eu l'occasion de séjourner à UCLA (*University of California*, in Los Angeles) et à l'Université de Stanford. En 2014, elle a également enseigné le journalisme littéraire à l'Université de Fordham, à New York. Elle a publié plusieurs articles sur le reportage, qu'elle aborde toujours d'un point de vue comparatiste. Né en 1947, Jean-Claude Vantroyen, a effectué ses études de Journalisme à l'ULB, jusqu'en 1971. Depuis 1973, le voici journaliste au *Soir* puis successivement chef du Bureau de Bruxelles, chef du service « Société », responsable du supplément « Le Soir 2000 », chef d'édition, chef d'information, chef du service « Culture ». Retraité depuis 2012, il reste collaborateur de son quotidien : depuis 2013, responsable du supplément littéraire « Les Livres » du *Soir*, tout en restant chroniqueur jazz du journal. Jean-Claude Vantroyen a reçu, de l'Académie, le *Prix André Gascht* 2015, pour l'ensemble de son travail critique. Monique Verdussen est licenciée en Sciences politiques et sociales (UCL) avec une spécialisation en Journalisme et Relations internationales. La naissance de trois enfants ayant retardé son entrée dans la vie professionnelle, elle a rallié en 1970, la rubrique "Culture" de *La Libre Belgique*, où elle est toujours collaboratrice régulière du supplément "Lire". Monique a aussi fait partie du Comité de rédaction de *La Revue générale* et travaillé brièvement à *Clé pour le spectacle*. En 2014, elle a reçu le *Prix André Gascht* de la Critique décerné par l'Académie royale de Langue et Littérature françaises de Belgique. Elle a écrit un livre-portrait sur Maurice Huisman (à sa demande) et sa traversée d'un siècle de vie théâtrale et musicale : *Les mimosas de la fête* (préface de Maurice Béjart).

Pour conduire ces réflexions croisées, le débat avait été structuré en trois séquences : les

aspects conceptuels et analytiques d'abord, personnels et introspectifs ensuite, normatifs et prospectifs enfin.

Littérature et journalisme sont officiellement deux domaines différents, mais avec beaucoup de points de rencontres et de mélange. Qu'est-ce qui les rapproche et les différencie encore aujourd'hui ? Qu'appelle-t-on journalisme littéraire ? Celui-ci dirait-il mieux le monde actuel qu'un reporter classique ? Cette tendance plutôt anglo-saxonne est-elle appelée à se répandre chez nous ? Comment qualifier aujourd'hui le métier de critique littéraire ? Est-il un journaliste comparable aux autres (spécialistes de l'économie, du sport etc.) ? Sur ces questions de départ, chacun avait son point de vue, mais il s'avère que la frontière entre journalisme et littérature devient de plus en plus ténue, comme en témoignent par exemple, les « livres-magazines » où une écriture littéraire apporte sa vision spécifique de l'actualité. Les éclaircissements apportés par Isabelle Meuret furent de haute qualité. Les journalistes de presse écrite purent évoquer la gestation d'une page « Livres » dans un journal, tandis que Thierry Bellefroid se livra sur sa conception d'une émission littéraire de télévision et la naissance de la formule « Livrés à domicile ». En tout cas, les marges possibles pour augmenter la place consacrée à la littérature dans un quotidien ou en TV, semblent actuellement limitées.

Sur les aspects personnels et introspectifs, les questions ne manquaient pas non plus. Beaucoup de grands romanciers furent journalistes, avant, pendant ou après leur œuvre : comment expliquer ce phénomène de l'intérieur ? Écrivain et journaliste : deux vies en une ? La distinction serait-elle pertinente ? Et surtout, il y a l'énigme du passage à l'acte, quand le critique littéraire se fait auteur : une mue probable, un désir insatisfait, des rites de passage ? L'alchimie d'une conversion. Un bon journaliste fera-t-il un romancier de qualité ? Son livre souffrira-t-il d'un préjugé défavorable de la part des « vrais » écrivains ? La notoriété du journaliste influence-t-elle les éditeurs ? Le témoignage de Thierry Bellefroid fut remarqué, car il souligna que son métier de journaliste de télévision constitua plus un handicap qu'un atout, quand il publia ses propres œuvres de fiction. Certains journalistes, même critiques littéraires, refusent de s'y essayer, se sentant trop bien dans leur métier : Monique Verdussen abonda en ce sens. Il est des cas où un écrivain est invité à évaluer les autres, lors de recensions, mais un écrivain ne fera pas nécessairement un bon critique. Tous constatèrent qu'à notre époque, par la logique médiatique, un écrivain accédant à la notoriété est presque fatalement amené à se transformer en chroniqueur, en leader d'opinion, et donc à donner son avis sur des sujets très divers - mais il y a quelques contre-exemples aussi, et non des moindres. On souligna aussi que l'entretien avec un écrivain devient un genre littéraire en soi, de plus en plus utile pour les chercheurs. Le journaliste

ou reporter publiant un livre dans son domaine, ne se ressent pas automatiquement membre d'une communauté d'écrivains. L'inventaire des modes de reconnaissance (prix du journalisme, prix de critique, prix littéraires) confirma que les écrivains sont bien plus sensibles à ceux-ci que les journalistes, qui, comme l'estime Colette Braeckman, ont leur récompense à chaque publication de leur propre article.

S'agissant enfin des aspects normatifs et prospectifs, on évoqua l'importance du livre numérique et de l'autoédition sur l'internet, les synergies possibles entre associations d'écrivains et de journalistes. Les programmes de l'enseignement supérieur en littérature mais aussi en journalisme devraient accorder plus de place aux lettres belges. Les écrivains pourraient davantage participer avec les enseignants et les journalistes pour rendre le goût de la lecture, notamment aux adolescents.

Plus d'une fois, le public présent fut appelé à poser des questions, ce qui apporta une valeur ajoutée certaine au débat. L'une des questions majeures porta sur les critères de sélection utilisés par les journalistes pour évoquer une œuvre dans leurs médias respectifs. Sur ce point, Jean-Claude Vantroyen et Thierry Bellefroid convergeaient pour souligner la difficulté de leur métier devant la surabondance des ouvrages qui leur parviennent : certains s'imposent d'eux-mêmes, mais il faut aussi dénicher des œuvres peu connues, mais originales et de qualité. De ce fait, ils ne peuvent consacrer de temps aux livres publiés à compte d'auteur, les éditeurs restant ceux qui ont opéré une première sélection. Cela ne fait pas que des heureux : écrivains et médias, amour et désamour...

Cette séance passionnante se termina par un verre de l'amitié d'une intensité mémorable.



Philippe Leuckx

Philippe REMY-WILKIN, *Christophe Colomb, le découvreur et la découverte: mythes et réalités*, Éd. Samza, 2015.

Un goût très prononcé pour les livres d'histoire, selon une méthode véritablement critique qui puisse donner au lecteur la matière concrète, avec faits, preuves et argumentation. La confrontation des sources, du savoir historique déjà engrangé, des mythes qui font florès et, certes, le retour à une réalité parfois bien éloignée des perceptions "communes", ancrées dans l'imaginaire d'un public, toujours friand d'anecdotes, de rumeurs, d'une part de mystère, comme s'il s'agissait d'écrire un roman, une fiction coupée de certaines réalités.



Le grand mérite de ce livre, de son auteur, c'est de proposer à la lecture un exposé clair de ce qui est établi, de ce qui peut l'établir, même s'il faut parfois, Philippe Remy-Wilkin le concède, combler quelques lacunes, mais alors l'auteur indique le mot hypothèses vraisemblables, alors que, pour le reste, les faits, les documents, les preuves tirées d'actes officiels, de journaux intimes font foi.

Bien sûr, les qualités d'écriture (petites phrases claires, elliptiques) favorisent la lecture d'un essai, assez complexe parfois dans l'exposé contradictoire et nuancé des sources disponibles, des écoles qui font du personnage historique un portrait qui ne soit pas toujours le même. Et donc, il ne faut pas s'étonner d'être assez facilement emporté par la lecture, comme s'il s'agissait d'un roman.

Voilà un personnage haut en couleurs, Génois de génie, qui profite de circonstances biographiques et de l'époque pour entamer l'invraisemblable séjour en mer pour découvrir d'autres aspects du monde...

La méthode de travail pour restituer dans la justesse historique une célébrité qui se prête à tous les délires! Philippe a planifié l'approche selon les chapitres qui couvrent : la découverte, les controverses, les mystères du découvreur et de la découverte; avec notes, annexes, deux cartes, lexicque, une peinture en couverture du Découvreur...Peut-on regretter ce minimum légal des illustrations...

L'importance donnée à la description méticuleuse des divers voyages de 1492 au début du XVIe, le souci de n'avancer le pion qu'une fois établie la vérité historique, font qu'on donne plein crédit à notre auteur, et qu'on le félicite de ramasser autant d'histoire, si controversée, avec parties

adverses et thèses opposées, en un peu de plus de trois cents hautes pages.

Du travail de bénédictin? Certes, sans aucune précision péjorative. Tout cela sent la recherche scrupuleuse en bibliothèques, dans l'immense bibliographie accordée au Génois le plus célèbre.

On apprend donc beaucoup et à propos de maints angles d'approche : l'importance de la famille, des positions géographiques (Venise, Gênes, l'Espagne des Rois Catholiques, le Portugal rival de ces derniers...), des ports de départ, des ressources trouvées sur le terrain de la Découverte, les îles, l'exotisme, les tentatives de pacification et/ou de violence selon les organisateurs des voyages vers les terres "à coloniser"...

Le livre, non seulement est copieux, mais il donne une très bonne illustration d'un monde au tournant des XVe et XVIe, entre nationalismes ancrés, désirs d'expansion vers l'ouest, main mise sur les ressources (l'or), appréhension des cultures indigènes...

A ce propos, l'essai historique est assez clair en matière de droits de l'homme indien rencontré, parfois accueilli, accueillant l'étranger, parfois soumis à la pure violence, même si les faits ne sont pas là reprochés à Christophe mais à de sanguinaires sbires...

Philippe Leuckx

Françoise PIRART, *Vertigineuse*, Luce Wilquin, 2016.

Sur le thème des rencontres improbables, qui puissent changer un parcours et tenir du rêve, Pirart en connaît un bout.

Son dernier roman met en présence une dessinatrice professionnelle, Siri, en contrat avec un éditeur Renaud Versailles, un ex-prisonnier d'un centre pénitentiaire, Dorian.

Le hasard, grand pourvoyeur romanesque, ramène les deux personnages principaux au jour de la lecture.

Les voilà aux prises avec la vie, le passé - lourd, plein d'encombres- , l'amour qui se dessine, les rendez-vous entre caché et dévoilé, entre transparence et zones d'ombres.

Le projet de Siri d'un album sur l'univers des prisons révèle l'intérêt de la romancière pour les causes à défendre : un fait divers terrible (une exécution capitale ratée aux E.U.) relance le débat sur la peine de mort.

L'Amérique, de nouveau, en toile de fond d'un roman qui prend appui sur le vécu contemporain



pour proposer, comme dans les deux derniers livres de notre auteure, une réflexion sur l'errance, la marginalité (aussi bien des parcours de vie que des angles d'approche du monde).

Sensible description détaillée du monde des enfermements - physiques, matériels et psychiques, *Vertigineuse* (dont le titre s'éclaire par étapes) ravira les amateurs de belles histoires contrariées, entre réalisme et philosophie de vie.

Une romancière à suivre.

Anne-Michèle Hamesse

Martine ROUHART, *Séparations*, Éd. Dricot, 2015.

Fiction et réalité s'enchevêtrent savamment dans ce roman très attachant de Martine Rouhart. On s'y sent tout de suite en connivence avec l'auteur et ses personnages.

Des thèmes universels, les abandons, les ruptures, la fin de l'amour sont évoqués ici tout en nuances, les émotions sont vraies, on les ressent profondément.

Car c'est de notre existence même qu'il est question, déclinée ici par le biais de ces tranches de vie empruntées à l'un ou à l'autre et qui toutes entrent en résonance avec nos propres expériences: nous avons tous plus ou moins enduré certaines épreuves que ce roman raconte.



L'écriture de Martine Rouhart emprunte beaucoup à la vie, elle s'adonne avec passion à l'écriture qui lui offre *des milliers de double vies à portée de mains*.

Ces autres vies, autant de cadeaux pour le lecteur, des bonheurs d'écriture qu'il emporte avec lui comme des trésors.

Ainsi ces : "il ne lui avait rien laissé que son absence" et autres "des centaines d'anges passèrent" ou ce "il quitta le salon emmenant la lumière avec lui" ou encore, mais il y en a tant et tant : "les plaisirs bariolés de la Méditerranée...les grands silences blancs de la montagne..."

Tous les arts se rejoignent, ainsi un bon tableau donne l'envie d'y entrer pour s'y promener, de même *Séparations* nous entraîne dans une balade d'émotions cernée de beaux paysages, vous parcourez ces pages comme on remonte la mémoire, émus de reconnaître des sentiments éprouvés dans le passé et qui ressurgissent au fil des pages.

Dans les décors du livre vous êtes chez vous, vous respirez des senteurs oubliées; il y a quelque chose de proustien dans ce temps perdu qui défile et pourtant l'écriture est simple, dépouillée

d'artifices. La "petite musique" de Sagan n'est pas loin, cette tristesse douce qui baigne les histoires de toutes nos histoires.

Il y avait un défi à écrire un tel roman à la construction rigoureuse, puzzle à la mécanique minutieuse où chaque pièce compte, avec une acuité d'observation sans faille, des similitudes troublantes, des facettes innombrables.

Un pari gagné sans nul doute.

Car tout ce savoir-faire n'empêche jamais l'émotion de déborder des pages.

Par quelle magie ?

C'est tout simplement ce qui s'appelle le talent.

Philippe Leuckx

Anne-Marie DERÈSE, *La Vallée des Epices*, Éd. Le Coudrier, 2016.

Illustrations de Joëlle Aubevert. Préface de Jean-Michel Aubevert.

"Ton passage ne fut qu'un éclat de verre"

"Tu n'as plus d'ombre
mais ton esprit vit en moi"

"Depuis ma naissance,
je suis dans le couloir de la mort"

Ces fragments de *La Vallée des épices* d' Anne-Marie Derèse rôdent sans cesse autour d'une absence inacceptable.

Le premier vers "L'ombre écrase le chant des mortes" dit assez, pour

qui a lu *La belle morte* (Éd. Acanthe), la ferveur filiale de la poète à l'égard des disparues de son "arbre".

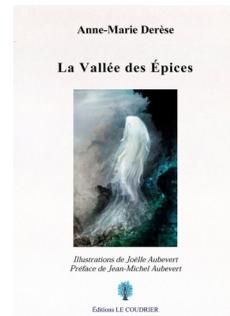
Comme dans le langage des tragédies, "le choeur des mortes" scande celui "des vagues".

De l'autre aimé, que reste-t-il?

De l'autre, à l'heure où "petite fille " "rieuse" se souvient dans le corps du temps?

Il reste dans "tes seins de marbre ...la mémoire des mères".

Les prénoms invoqués, par leur proximité - Thérèse, Théra, entre extase, nuit, "jour suspendu", "miroir", tourment, virevoltent, disposent sur le plateau du temps la fragilité ou l'immortalité, quand toute parole - même poétique - semble si vaine, "illusionniste parée", paraît relayer la "poussière"



d'un "souffle", le rien, et eppure "je voudrais te donner un coeur qui bat".

La traversée des miroirs, chère à Cocteau et à son *Orphée* de l'écran (1950), n'est qu'une proposition finale qui se détruit elle-même : (p.52) "Je traverse le miroir. Tout est calme./Nos esprits s'étreignent./se fondent l'un dans l'autre./Impérissables./nous ne sommes plus qu'une leur/dans la main de la nuit", mots de la fin terribles dans leur cruauté.

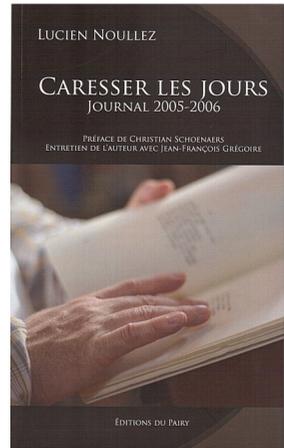
Jean-Loup Seban

Lucien NOULLEZ, *Caresser les jours: journal 2005-2006*, préface de Christian Schoenaers, entretien avec Jean-François Grégoire, Éd. du Pairy, 2015.

Alfred de Vigny tint son *Journal d'un poète* de 1823 jusqu'à son dernier souffle. Ne serait-il donc pas légitime de souhaiter que Lucien Noullez, ancien président de la Maison de la Poésie Arthur Haulot et membre du comité de rédaction du Journal des Poètes, en fit autant? Devoir oblige ! Tout vrai poète est tributaire des lecteurs qui hantent le Parnasse ; il instruit les hommes et sert l'histoire. Vladimir Dimitrievic, fondateur et directeur de l'Age d'Homme, ne s'était pas trompé quand il décida en 2009 de publier le *Journal* de Lucien Noullez, un de ses poètes favoris, et de placer le premier tome de ce riche Memorandum de la vérité choisie, intitulé *Une vie sous la langue*, dans son catalogue d'éditeur aux côtés des journaux d'Amiel et de George Haldas.

Le second tome, intitulé *Des équipages inaccomplis*, entra au catalogue en 2013. Quel honneur ! Mais combien mérité pour cette grande âme narrative qui nous dévoile des événements quotidiens, privés et publics, y confronte ses pensées, ses sentiments et ses actes, et produit un témoignage du sens intime, selon l'expression de Fénelon, à l'universelle saveur. Car tout journal, aussi personnel et intimiste soit-il, déroule un discours sur l'être-au-monde. Au terme du dernier millénaire, le poète Lucien Noullez a adopté l'art du diariste et l'a cultivé pendant trois lustres avec une incomparable maîtrise.

En cheminant avec appétit d'une entrée à l'autre, de janvier 2005 à décembre 2006, on découvre, l'appétit toujours grandissant, un lecteur insatiable, un fin pédagogue, un savant mélomane, un joyeux commensal, un ami attentionné, un prédicateur dominical, un humaniste chrétien qui allie la spiritualité à la sensualité, enfin un être de chair vêtu de pudeur mais diablement sincère.



Qu'il me soit permis de transcrire quelques éloquentes entrées, parfois épigrammatiques :
vendredi 25 février 2005 : « J'ai le bonheur de recevoir des confidences. Les chemins du cœur sont complexes, mais quand ils s'ouvrent, on les contemple avec émerveillement. » Jeudi 5 mai 2005 : « Ascension. Une des plus belles fêtes de l'année : celle de l'amour qui s'écarte, pour se laisser mieux entendre. » Mardi 21 juin 2005 : « A la radio, une symphonie de Joseph Haydn. Les formes sont impeccables. La joie survient. Haydn désigne les manquements de la poésie d'aujourd'hui : elle a perdu son sens de la forme et elle ne connaît plus la joie. » Lundi 1er août 2005 : « L'intériorité n'est peut-être qu'une promenade dans le vide. Mais il s'agit d'un vide agissant, qui fait monter les sources. » Mercredi 31 août 2005 : « Journée désastreuse. Et cette joie, au fond du désastre ? Qu'en faire ? De la louange. Le peuple en est capable, Monsieur Michaux. » Mercredi 14 septembre 2005 : « Le serpent de bronze, élevé par Moïse, c'est toute la bassesse de nos récriminations. Une fois brandies sous nos yeux, elles nous soulagent, parce qu'elles nous révèlent à nous-mêmes. » Lundi 29 septembre 2005 : « Qu'est-ce donc qu'un éducateur ? Peut-être seulement quelqu'un qui encourage les enfants à traverser leurs peurs, à trouver leur crainte. A avancer. Car on avance vers la crainte. » Lundi 30 janvier 2006 : « Pourquoi je cherche, en tant de livres, en tant de musiques, tant de beauté ? Pour rester près des larmes de la vraie vie. Pour ne pas les égarer sur les trottoirs affairés de l'utile. » Samedi 24 juin 2006 : « Je construis mes amitiés comme un peintre compose : par petites touches, etc. Les réussir me paraît aussi essentiel que de structurer un livre. Les deux applications s'accordent. » Vendredi 6 octobre 2006 : « Je l'ai déjà dit : l'exercice du journal fait jaillir les anecdotes ou les propos. Le récit de la mémoire fait se dérouler une seconde mémoire insoupçonnée de la première. »

C'était en novembre 2005. Ne plus être à même de sentir du ciel l'influence secrète, comme disait Boileau, sans doute fut cause de cette confession, terrible, déchirante pour un favori des Muses : « Vers 16h30, aujourd'hui, le sentiment total et absolu, que c'en était fini, pour moi, de la poésie. » Fort heureusement quelques mois plus tard, Lucien Noullez sentait de nouveau « l'élan, le rêve et le désir brûlant qui réchauffe le ciel. » Ainsi parurent chez l'Age d'Homme deux nouveaux recueils poétiques : *Impasses des Matelots*, en 2010, et *Sur un cahier perdu*, en 2013 ; preuves, eût dit Boileau, que son astre en naissant l'avait bien formé poète !

Le troisième tome du journal de Lucien Noullez est instructivement encadré : une préface qui explique sa démarche et un entretien qui complète ses réflexions. A peine a-t-on refermé l'ouvrage que l'on se prend à espérer que l'auteur ne procrastinera pas, mais qu'il livrera bientôt la suite de son journal, le quatrième tome, aux étreintes de la presse.

Marcel Detiège

France BASTIA, *Du jour à la journée...carpe diem*, Éd. Les Claines, 2015.

La romancière France Bastia, directrice de la Revue Générale, (un monument de la presse belge) est comme on sait l'épouse du grammairien André Goose, digne continuateur de l'œuvre de Maurice Grévisse, dont il commença par être, par précédent mariage, le gendre et zélé collaborateur. L'auteur de *Le cri du hibou* et de *La Traille*, tient aux pages de sa revue un journal dont le dernier volume vient de paraître, où elle soulève, mais discrètement, un coin du voile recouvrant sa vie intime avec le renommé grammairien. Elle ne se complaît donc point à nous en déduire par le menu, et cite comme de rencontre, les réflexions et bon mots du grand homme. Celui-ci, Wallon de vieille souche, a les pieds bien sur terre. Il se révèle robuste philosophe. Peu enclin aux passions, qui nous font faire tant de bêtises, lorsqu'il lève les yeux au-dessus de ses dictionnaires, c'est pour jeter sur le monde un regard amusé et faussement étonné qu'il s'y fasse entendre tant de bruits. Cet homme qui de longue main sait ce que vivre veut dire a sa religion faite sur une humanité qui s'épargnerait bien des déconvenues si elle se contentait de cultiver son jardin. Hélas ! Tout le monde ne peut pas lire dans le texte Montaigne, comme fait de bon cœur son épouse ; celle-ci ne laisse point que de l'évoquer à jet continu, entre mille et une nouvelles, à propos d'œuvres contemporaines et de personnalités qui lui sont chères. Ce n'est que de temps à autre qu'elle cite "AG", comme elle l'appelle par affection. Ainsi : *Nous revenons d'avoir fait des courses, une tâche insolite* : « Oh les chats ont fait pipi sur mon Montaigne ! » Et AG : « Si encore c'eût été sur Rabelais... Ou encore Bossuet ». Et cette autre réflexion plaisante : *Temps gris, pluies annoncées. Échange au petit déjeuner*. AG qui feuillette la *Libre Belgique* : « C'est amusant, un bourgmestre de Bruxelles qui s'appelle "Mayeur", et un écrivain français qui s'appelle "d'Anvers". F.B. : « Et un écrivain qui s'appelle Bastia ! ». AG : « Ha oui, elle est corsetée celle-là ! ».

Voilà pour le ton : il est familier, de premier jet, jamais pédant. L'auteur s'arrête à ce qui paraîtrait des détails à un esprit pressé, mais qui sous la plume prend une résonance universelle. Point d'ironie dans le journal de France Bastia, mais un humour aimable.



On y découvre tout uniment le bonheur d'être, l'émerveillement sans cesse renouvelé devant les métamorphoses de la nature, la chaude amitié du prochain, des admirations électives, la douceur de se promener entre les parterres de fleurs et de regarder éclore la rose, *les ficaires, les crocus, les pâquerettes et muscaris* ...Le livre de France Bastia est un cordial dont il est permis de faire consommation sans modération.

Philippe Leuckx

Pierre-Jean FOULON, *Voyage au pays du néant provisoire*, Éd. du Spantole, 2015.

Ou comment récrire la souffrance et le tourment liés à une entrée à l'hôpital pour des examens, peut-être plus, une opération.

Ou comment en tirer une catharsis par une écriture sobre qui révèle de l'intérieur à l'extérieur, dans le mouvement du patient vers la fenêtre, les pensées, les fantasmes, les bruits, la nuisance...

En 27 poèmes avec titres et disposés en bas de page, comme pour mieux signifier le retrait, autant le temps qui est passé que cette manière d'évoquer une expérience douloureuse, sans pathos, avec l'usage d'images qui, un peu névrotiques, appellent un examen "la falaise de mon effort", les soignants des "êtres en blanc" et les infirmières "les déesses du soin" qui "touchent doucement/ en un vol de caresse/ en un léger effleurement".

Le ton serein étonne quand il s'agit de dire au plus vrai ce que l'oeil d'un malade repère, d'une manière crue, médicale. Le poète scrute les plafonds, déambule devant des reproductions médiocres de Monet dans les couloirs.

"Pour un séjour forcé aux îles du sommeil
appelé par le venin de la morphine
et la duplicité des grands gaz endormeurs",

le patient devra confronter les idées les plus noires, ce "néant provisoire" avant toute guérison.

Usant de métaphores d'une justesse inouïe, le poète s'exerce à la célébration même des jours perdus ou funestes, avec un oeil critique, un ton quasi clinique.

Même l'urinal "oblongue courge blanche/ opaline bourse de nacre" traverse cette chronique qui traite de "valves", de "l'ardeur des poumons", du "retour du mal" à conjurer, pouvoir insigne de la



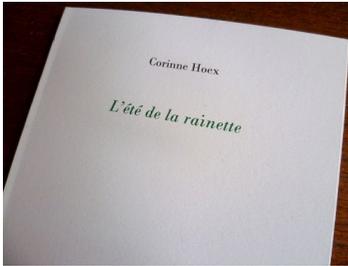
poésie.

Un bref et intense recueil, non paginé, qui hausse les lieux redoutés au statut d'expérience humaine, partageable, non maudite.

Philippe Leuckx

Corinne HOEX, *L'été de la rainette*, Le Cormier, 2016.

(Article pour « Terres de femmes » d'Angèle PAOLI, Canari, Cap Corse.)



Sous la bannière épigraphique d'André Hardellet, ici convoqué pour une inventive recreation d'une définition de l'enfance (tirée de son répertoire : « clef rouillée que cachent les buis, celle qui forcerait toutes les serrures » in *La Cité Montgol*, poésie Gallimard), la poète Corinne Hoex rameute celle, lointaine, qui a déjà marqué nombre de ses livres romanesques (*Le grand menu*, *Ma robe n'est pas*

froissée). Faut-il la dire, cette enfance ? La taire ? La récrire ?

La poète, au conditionnel présent, recrée un lieu, des usages (on coud ainsi beaucoup chez Pelote-Pénélope-Hoex) ; on a des sœurs en « tresses » et « l'enfant tend l'aiguille » de ses mots « à la lumière ».

A cette époque-là (je vous parle « d'un temps que les moins de soixante-dix ans ne peuvent pas connaître » !), la table est essentielle : on n'a pas le droit de la quitter. Alors, on « joue » comme on peut : et si on disait que ce serait l'été ? Comme tout enfant qui sommeille dans le poète adulte, l'anaphore « Ce serait l'été » dévide la pelote des poèmes.

Hoex brode bien sûr, dans tous les sens du terme (réinventer l'enfance, tramer la toile de ses textes etc.), coud, mots et mailles, et le dé – qui protège le doigt – est « d'argent », « trop large » pour la gamine. « Vie cousue, décousue ». L'enfance, chez elle, ce sont « des voix sans corps ni visages ». Et, comme chez Hardellet, penchez-vous, lecteur, sur un puits et vous en recevrez, dit-il, toute la fraîcheur (!), au visage.

L'enfance ? « Pâte de sommeil », méridiennes lourdes, temps enfoui, immobile, ENLISÉ.

L'enfance ? « Mâche(r) le lait âcre de leurs tiges » de pissenlits « amers » !

L'anaphore, bien sûr, de « Ce serait l'été » avec Irma qui prépare le poisson de famille, celui de l'oncle Armand blagueur comme tout.

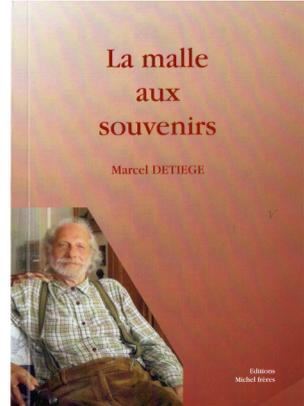
Ce serait cette « rainette » qui, selon le même oncle, appelle à former un « vœu »...

L'enfant de « sept ans » que l'on enjoint de « mieux écouter cette tourterelle »...
Oui, un été 1953, un bel été ?

Jean-Loup Seban

Marcel DETIÈGE, *La malle aux souvenirs*, Éd. Michel Frères, Bruxelles, 2016

Tout amateur de poésies respire d'aise en ouvrant *La Malle aux Souvenir* de Marcel Detiège. Notre poète n'exige pas de son lecteur qu'il possède une âme lexicographique de cruciverbiste ni qu'il sache déchiffrer des formules énigmatiques ; il ne lui demande pas d'escalader des architectures conceptuelles, mais simplement de se laisser bercer par l'euphonie des vers, emporter par la joliesse des évocations, exalter par la résonnance des idées. Le plaisir naît de la jouissance ingénue de ce que Dolce et Bellori appelaient *une peinture parlante*.



Loué et lauréat pour son *Juge pénitent*, son *Petit Plug est mort* et son *Blason de l'éditeur* par les *Happy few* qui chérissent le style, cette élite du bon goût, Marcel Detiège nous livre un florilège splendide de poésies parues dans le *Journal des Tribunaux* fondé par Edmond Picard. Notre poète y tint, en compagnie de Marcel La Haye, la rubrique héliconide *Thémis et les Muses* de 1970 à l'an 2000. Loin de triturer les mots ou de disséquer les sentiments, ce trouvère espiègle badine aimablement, quelquefois avec sérieux. Il évite l'introspection, cette berluce des égotistes qui distille l'ennui et fatigue le lecteur. C'est un badaud qui observe et décrit, indifférent à la mode, insoucieux de plaire, mais judicieusement persifleur. Sa plume répand une encre à rebours du temps, qui fleure la suave langue de nos aïeux : cette parlure qui enchantait et qui enchante encore le lecteur dont le goût n'a pas été perverti par le baragouin des poétastres contemporains. Quelques poèmes nous font villégiaturer chez les Bataves, sur la Côte d'Azur, dans la péninsule italienne ; d'autres s'adressent à des amis ou sont dédiés à d'augustes académiciens qui ont mérité son admiration.

S'inspirant de Mallarmé, notre barde écrit : *Après que l'on a tout lu, / Il ne reste que les livres ; /*

Cénotaphes de papier, / En leur veuvage éternel. Ainsi conçoit-il l'art poétique : Un poème / Est une pensée fleurie / Celle-ci est vive / Et preste / Celle-là est cultivée / Et précieuse / Qu'importe / Pourvu qu'elles sachent / Rendre ce qui est / De notre naturel. A Sorrente, en 1984, ému à l'extrême par le récital que donne Eugèn Indjic dans un cloître antique, son regard brûlant se pose sur Nanouche, son épouse, une ballerine à la zéphyrienne grâce :

Tu étais belle

Sous les lauriers

Et les lanternes

L'âme en émoi

J'aurais voulu

Mourir en toi.

Anne-Michèle Hamesse

Colette NYS-MAZURE, *Cette obscure clarté*, Salvator, Paris, 2015.

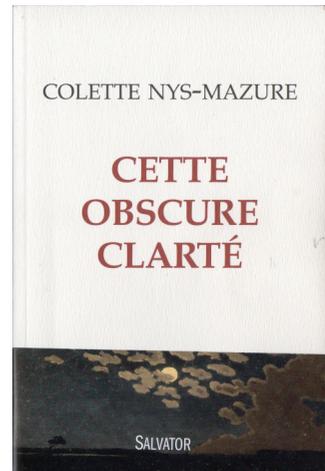
Ce que Colette Nys-Mazure nomme joliment *l'Odyssée du vieillissement* et qui nous concerne tous, nous est ici conté, ressenti, apprivoisé dans un essai proche de nous, de notre aventure intérieure et humaine, de nos peurs aussi.

C'est pourtant vers un apaisement que nous conduit l'auteur, nous tenant la main comme elle le fait pour une amie qui entame le bout du chemin, au coeur de *Cette obscure clarté* mais forte d'une lumière intime qui ne la quitte jamais, qu'elle partage, et l'escorte tout au long de sa belle écriture

Dans la rue toujours

Elle choisit le côté soleil

Change de trottoir s'il le faut



LECTURES

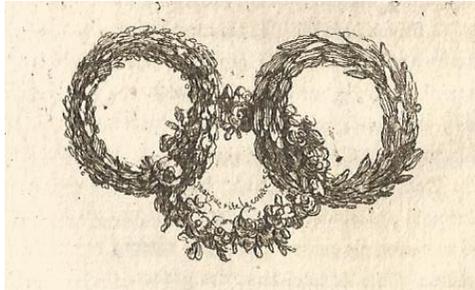
Lectrice émue, bercée par les ronronnements de mon chat, autre source d'apaisement, ce bel ouvrage m'a fait l'effet d'un baume bienfaisant à user sans modération pour panser l'inévitable blessure des pertes, des maux et tourments liés à ce temps qui avance et nous dépasse.

Dans nos vies souvent en miettes, défaites, surnagent des fragments

Cette obscure clarté, il faut lire ce vibrant témoignage, puisé à l'école de la vie, non seulement pour la divine écriture mais aussi pour recevoir le message transmis, un message de joie et de paix .

Les mots simples et magnifiques tressés par Colette Nys Mazure nous apaisent et soignent nos incertitudes par la force tranquille et la lumineuse confiance offertes en partage.





Chers amis de l'AEB,

C'est à Mexico que j'ai appris le départ de notre chère Liliane. Depuis que je l'ai lue dans nos manuels *Les modèles français*, j'ai été sous le choc de sa poésie vigoureuse qui alliait si bien le charnel et le mystique.

J'avais eu l'occasion de participer à une formation à l'écriture dramatique qu'elle avait donnée à la Maison de la culture de Tournai. Elle excellait dans tous les genres mais sa vision était avant tout poétique, me semble-t-il.

Nous savons que les poètes ne meurent jamais.

J'aurai plaisir à lire ses poèmes lors des interventions que j'assurerai ici dans le cadre de la journée des femmes et de la francophonie.

En amitié,

Colette Nys-Mazure

LES PRIX LITTÉRAIRES DE L'AEB EN 2016

Quatre prix littéraires seront attribués par l'AEB en 2016 :

Le Prix Constant de Horion : récompensant le meilleur essai d'histoire littéraire ou de critique littéraire consacré à un écrivain belge de langue française ou à un aspect de la littérature belge d'expression française, dont l'auteur n'a pas atteint l'âge de 40 ans à l'expiration du délais de dépôt des manuscrits.

Le Prix Emma Martin : réservé cette année à un recueil de contes ou de nouvelles.

Le Prix Delaby-Mourmaux : attribué à un recueil de poésie inédit ou publié au cours des deux dernières années précédant celle de la remise du prix.

Le Prix Hubert Krains : récompensant cette année une œuvre en vers dont l'auteur n'a pas atteint l'âge de 40 ans à l'expiration du délais de dépôt des manuscrits.

CONDITIONS DE PARTICIPATION :

Les textes doivent parvenir au siège de l'AEB, chaussée de Wavre 150 à 1050 Bruxelles, en 3 exemplaires, au plus tard le 30 juin, la date de la poste faisant foi. À défaut, les œuvres ne pourront être prises en considération.

Les envois doivent porter le nom du prix pour lequel ils concourent.

Les textes ne seront pas renvoyés aux auteurs.

Plus d'informations sur le site www.ecrivainsbelges.be

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 18 | MARS 2016



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.